du 24 novembre au 8 décembre 2015

L'œil vers... l'Espagne

34e journées cinématographiques
du Val-de-Marne contre le racisme,
pour l'amitié entre les peuples

01 45 13 17 00
www.loeilvers.org

VAL de MARNE
Le département

VAL de MARNE Le département
ASSOCIATION MJC MONT-MESLY MADELEINE REBÉRIOUX

Ces journées sont réalisées avec l'aide
du Conseil départemental du Val-de-Marne,
et le concours de l'Association
MJC Mont-Mesly — Madeleine Rebérioux

Pour leur aide, nous remercions :

Virginia Goltman-Rekow et le service culturel du Conseil départemental
Georges Agniel, Bernard Bessières, Oriol Canals, Julio Feo, Camille Jouhair,
Nicolas Klein, Claudine Lepallec-Marrand, Claude Manceron, Carlos Pardo,
Clara Parr-Gribell, José Maria Riba, Elisabeth Perello Santandreu
Casa España, Espagnolas en Paris, Instituto Cervantès
Julie Szymaszek et l'équipe des 3 Cinés Robespierre à Vitry-sur-Seine
pour l'organisation de la soirée inaugurale

Le Collectif d'organisation de ces 30èmes journées cinématographiques est composé de :

Patrick Amson
Centre culturel Gérard Philipe, Champigny-sur-Marne
Jacques Bosc
professionnel de l'audiovisuel associé au Collectif
Charles Bouhanna
militant anti-raciste
Ariane Bourrelier
MJC Mont-Mesly-Madeleine Rebérioux, Créteil
Nicole Chevalier
Ligue des Droits de l'Homme, Créteil
Hélène Dussart, Julie Szymaszek, Méline Duros
Les 3 Cinés Robespierre, Vitry-sur-Seine
Caroline Klasser
Centre culturel Aragon Triolet, Orly
Sébastien Mauge
Centre des Bords de Marne, Le Perreux-sur-Marne
Vanessa Mestre, Marine Meeschaert
Cinéma Paul Eluard, Choisy-le-Roi
Dominique Moussard
Espace municipal Jean Vilar, Arcueil
Caroline Parc
Théâtre André Malraux, Chevilly-Larue
Alice Rivon
Cinéma municipal Le Lido, Saint-Maur
Corinne Turpin
Cinéma La Lucarne, Créteil

Coordination générale, rédaction de la brochure Corinne Turpin
Conception graphique La Graphisterie.fr
Impression Typoform
Webmaster Marie-Pierre Trigla

Aller, *venir*, construire

Pour la première fois,
nous tournons notre œil vers l'Espagne, pays voisin, avec lequel nous avons connu deux grands échanges de population à des tournants historiques. Aux 16e et 17e siècles, à la suite de l'expulsion d'Espagne des Juifs puis des Morisques par l'Inquisition, un très grand nombre de Français se sont installés dans les provinces du nord et de l'ouest de l'Espagne, au point d'occuper des corporations entières, celles des boulangers, des cuisiniers, des colporteurs, et de laisser une « rue des Français » dans maints villages et villes de ces régions. En 1939, à la fin de la guerre civile qui voit la chute de la république espagnole, 500 000 républicains passent les Pyrénées et se réfugient en France qui compte déjà quelques 350 000 travailleurs immigrés espagnols. L'accueil qui a été réservé à ces rescapés n'est pas beaucoup plus honorable que celui qui est fait aux naufragés des côtes européennes d'aujourd'hui. L'histoire se répète tristement et les esprits manquent toujours d'imagination. Une part significative de la population française actuelle a une ascendance espagnole. Les rescapés sont devenus des bâtisseurs de notre société comme ils étaient des espoirs pour la leur.

Dans des sociétés mondialisées, le mouvement est perpétuel et généralisé, et il serait vain et mortifère de vouloir l'arrêter. Alors, ne vaudrait-il pas mieux se donner les moyens d'une réflexion à son sujet ?

À sa modeste mesure, L'œil vers… essaie d'y contribuer. Regarder le cinéma espagnol, c'est apprendre comment un pays peut dépasser un violent clivage enfoui et intériorisé par quarante ans de dictature et se regarder enfin lui-même ; comment les femmes s'extirpent d'un machisme culturel pour prendre les rênes de tous les pouvoirs : économique, politique, social, ou conquérir l'autonomie jusque dans le vécu de la crise ; comment la multi-culturalité historique s'ouvre et se confronte à de nouvelles immigrations (latino-américaine, africaine, est-européenne) et à de nouvelles influences culturelles ou de nouveaux modes de vie ; comment les générations successives se contredisent sans oublier ce qui a été transmis.

Le cinéma que vous allez découvrir se renouvelle sans cesse, est rempli d'audaces. Les réalisateurs n'hésitent pas à aborder des genres venus d'Amérique comme le thriller psychologique ou le polar « trash », mais ils excellent aussi dans la comédie outrancière issue de la Movida ou l'usage des nouvelles technologies de l'image qu'ils mettent même en scène dans leurs fictions.

Nous vous convions à ces multiples découvertes et aux débats qui seront organisés dans les dix lieux d'accueil de la manifestation. Que l'énergie venue d'Espagne se transmettent à nos échanges et nos volontés de mieux vivre ensemble et de mieux accueillir ceux qui nous arrivent.

Pour le Collectif d'organisation,
Corinne Turpin

Espagne, l'éternelle quête d'identité

« L'Espagne est un mal de tête ». C'est ainsi que le prix Nobel de littérature portugais José Saramago s'exprimait à propos de ce pays où il est mort en 2010. Il faut dire que l'Espagne, terre de contrastes millénaires, est traversée par de nombreux courants contradictoires. Largement métissée, la « peau de taureau » espagnole a été celte et ibère mais aussi phénicienne, grecque, romaine, arabe et berbère, juive et chrétienne. Elle a très tôt abrité de brillantes civilisations dont les origines mystérieuses, les influences orientales et l'opulence matérielle continuent de nourrir tous les fantasmes, à l'image des énigmatiques Tartessiens. L'Espagne est aussi une terre de diversité linguistique où le basque, le catalan et le galicien ont droit de séjour aux côtés de l'espagnol et où les différentes *autonomías* (« communautés autonomes ») constituent des régions à l'identité affirmée.

Cinquième pays le plus peuplé et deuxième pays le plus vaste d'Union européenne (46 millions d'habitants pour 505 000 km^2 environ), l'Espagne est donc un pays au passé complexe et fascinant, qui a connu de nombreuses tragédies et peine à se trouver un modèle politique, institutionnel et culturel durable. Le retour rapide et pacifique à la démocratie, après la mort de Francisco Franco en 1975, doublé de l'intégration à la Communauté économique européenne en 1986, semblait devoir résoudre définitivement le problème national espagnol, qui a angoissé des générations de penseurs et de dirigeants. Les années de progrès économique (1982–2007) paraissaient confirmer ce « retour » de l'Espagne à l'Europe et au monde. Délaissant les fantômes de la Guerre civile (1936–1939) et de l'ère franquiste (1939–1975), le royaume voisin s'affirmait sur la scène internationale avec un visage apaisé, conquérant et confiant. L'explosion de la bulle immobilière en 2008, couplée à l'augmentation rapide du chômage et à une cohorte de problèmes sociaux et politiques, a semé le doute sur la solidité et le degré d'acceptation du modèle mis en place au fil des ans, de la Loi pour la Réforme politique de 1976 jusqu'à la constitution de 1978, approuvées par référendum en leur temps. Cette remise en cause, pourtant, vient de loin : dès son accession au poste de président du gouvernement, en 2004, José Luis Rodríguez Zapatero incarne cette social-démocratie désireuse de rouvrir les blessures du passé. La Loi sur la mémoire historique de 2007, très contestée, a répondu à certaines aspirations sociales, notamment chez les descendants de républicains tués, emprisonnés ou réprimés durant la dictature. Pourtant, les effets profondément déstabilisants de cet arsenal législatif ont contribué aux tensions de l'Espagne actuelle. Ils ont achevé de briser un consensus acquis au prix de renoncements mutuels et ont légitimé des revendications issues de formations au discours agressif.

L'Espagne est un pays divers et contradictoire. Du nord au sud, les paysages et l'architecture portent les marques du passage des siècles et de la superposition de strates culturelles variées : les beautés mauresques de l'Alhambra ou de l'Aljafería de Saragosse croisent l'austérité castillane de l'Alcázar de Ségovie, qui répond aux innovations d'un Gaudí, aux vestiges romains de Mérida, au gothique de la cathédrale de Burgos ou à l'Art nouveau de la Gran Vía madrilène. Rien de commun, apparemment, entre les montagnes verdoyantes de Galice ou des Asturies, le désert de Tabernas, au Nord d'Almería, les cimes enneigées du Peñalara, qui domine la capitale, la douceur de la côte catalane ou la majesté du delta du Guadalquivir, avec ses méandres, ses rizières et son écosystème unique. Pourtant, une profonde unité se dégage de ce pays toujours divisé au cours de son histoire.

Une nation de tradition catholique (malgré la forte sécularisation de la société au cours des quarante dernières années), marquée par l'ancrage de la monarchie (en dépit de deux courtes expériences républicaines), de culture dite « latine », traversée par de multiples influences culturelles venues d'Europe (France, Italie, Royaume-Uni), d'Amérique latine et du monde arabo-musulman : voilà un rapide résumé de la complexité de l'Espagne. Cependant, il s'agit aussi d'un pays aux nombreux échecs collectifs qui, alliés à ces histoires variées, en font aujourd'hui une nation angoissée, incertaine quant à son avenir, en proie à bien des problèmes économiques, sociaux et politiques (chômage de masse, corruption de l'élite politique, débats houleux sur son modèle territorial, etc.). C'est un pays d'une grande richesse et d'une infinie beauté mais aussi d'une fragilité évidente, où la moindre crise semble annuler des décennies d'efforts patients pour construire un État-providence et une société stables.

La jeunesse, particulièrement touchée par les difficultés de la conjoncture économique (un peu moins de 50 % des jeunes actifs sont sans emploi), est tentée par l'émigration. Le mouvement est toutefois moins fort que les médias français ne l'ont laissé entendre et l'Europe n'est plus le continent de prédilection de ces émigrés qualifiés, à l'heure où l'Amérique latine offre de meilleures possibilités. Au moment du départ, ils croisent les immigrés venus d'Afrique, d'Amérique, d'Asie ou d'Europe de l'Est qui affluent en masse depuis les années 1990. Le phénomène s'est réduit à la faveur de la crise et l'immigration est un fait récent en Espagne, véritable porte de l'Europe. Le pays assiste néanmoins à la tragédie du naufrage des *pateras*, ces embarcations de fortune où s'entassent des centaines de personnes qui fuient la misère, la guerre ou la dictature. Un mode de gestion a été trouvé par l'État espagnol, qui cherche à assumer sa part de responsabilité dans la crise migratoire actuelle. C'est surtout la société espagnole qui a démontré sa capacité à cohabiter avec les nouveaux venus, malgré certaines tensions. Si l'Andalousie et la région de Valence sont concernées, l'agglomération barcelonaise abrite la principale communauté maghrébine du pays et l'aire urbaine madrilène, sa première colonie latino-américaine.

Paradoxalement, l'Espagne est une société accueillante, chaleureuse et apaisée à bien des égards : la délinquance et la violence « ordinaire » y sont plus faibles qu'en France ; en dépit de fortes différences salariales, les femmes y ont plus rapidement trouvé leur place, tant dans le monde de l'entreprise que de la politique ; le rapport au fait religieux y est plus serein, même si l'émergence de partis comme Podemos remet au goût du jour les débats sur les processions publiques ou le rapport entre l'État la religion. Autant de données que les Français connaissent mal, tant les grilles de lecture appliquées par nos experts autoproclamés sont faussées. Que ce soit sur la question de la monarchie (la figure de Philippe VI est soutenue par plus de 75 % des Espagnols), du séparatisme catalan (les arguments du gouvernement central sont très peu relayés de notre côté) ou de l'économie (quel Français sait, par exemple, que l'Espagne est le deuxième fabricant européen d'automobiles après l'Allemagne ?), notre voisine, du fait de sa complexité, est pour nous une grande inconnue que nous avons trop longtemps regardée avec les yeux d'une puissance rivale ou d'une « grande sœur » franchement condescendante.

L'Espagne ne manque pas d'atouts (secteur industriel dynamique, agriculture fortement exportatrice, tourisme florissant, profonde expérience historique, langue parlée par 550 millions de personnes dans le monde) mais elle aura sans doute besoin, pour se tirer de l'ornière, d'un changement de regard de la part de la France, de l'Europe et même de l'Amérique latine.

Nicolas Klein Agrégé d'espagnol, ancien élève de l'école Normale Supérieure

Cinéma espagnol : l'éclat du mouvement

Trop méconnu sur le plan international, le cinéma espagnol est pourtant, de nos jours, en pleine forme et d'une extrême diversité. La génération de cinéastes la plus récente œuvre aussi bien dans le cinéma de genre (comédie, fantastique, thriller), un certain classicisme ou dans une démarche plus personnelle, voire parfois expérimentale. Pour bien saisir cette grande richesse de propositions cinématographiques, il nous faut remonter au mitan des années soixante-dix lorsque commence à se fissurer la chape de plomb imposée à la société espagnole par le régime franquiste. À cette époque, le mouvement de libération des mœurs touche également la péninsule ibérique et, pour la première fois, la jusqu'alors redoutable censure du ministère de l'Information se montre quelque peu permissive. La fragile période de transition qui suit la mort de Franco (fin 1975) et précède l'instauration de la monarchie constitutionnelle voit déferler sur les écrans une série de films étrangers jadis censurés qui ne manquent pas d'influencer les cinéastes en herbe. Peu avant la fameuse Movida, plusieurs films reviennent sur le traumatisme national représenté par la Guerre civile (1936-1939), le plus emblématique étant certainement Las largas vacaciones del 36 *(Les longues vacances de 36*, 1976). Jaime Camino y filme l'interruption des vacances d'été d'une famille bourgeoise par le bruit et la fureur du putsch militaire. Cette même année, Basilio Martin Patino voit son documentaire réalisé en 1971 enfin autorisé. Si Canciones para después de una guerra *(Chansons pour un après-guerre)* se voulait un film léger, composé d'images d'archives tirées des actualités cinématographiques et de chansons populaires ayant marqué cette sombre période, la conjugaison de ces deux éléments fut en définitive explosive et le film logiquement interdit. Tout un pan du cinéma documentaire reviendra régulièrement interroger ce tragique XXe siècle espagnol, rouvrant des blessures encore vivaces dans bien des familles, comme en témoigne le récent et magnifique film de Jose Luis Peñafuerte, Les Chemins de la mémoire (2009).

C'est dans ce contexte que s'inscrit le courant nommé Movida, en référence à l'agitation nécessaire pour se libérer des carcans archaïques d'une société durant quarante ans paralysée. Sexe, drogues, rock, homosexualité, kitsch, outrance, irrévérence et anticléricalisme sont les moteurs d'un mouvement qui touche tous les arts et qui, dans le domaine du cinéma, se trouve un chef de file en la personne de Pedro Almodóvar. Avec le recul, ce qui frappe le plus au sein de ce courant, c'est son apolitisme. Se révoltant joyeusement contre un univers sclérosé, la Movida se définit comme une quête du plaisir et de la liberté qui, certes, prend la forme d'un mouvement collectif, mais est avant tout l'expression d'un désir individuel, égoïste.

La Constitution espagnole de 1978 garantit l'autonomie des régions et la création de gouvernements locaux, appelés à gérer leur propre budget de fonctionnement, celui de la culture en particulier. Ainsi, au Pays Basque, une nouvelle génération de cinéastes et de producteurs éclot. Les films de Victor Erice, produits par l'irremplaçable Elias Querejeta (L'esprit de la ruche, Sud…), mais aussi ceux d'Imanol Uribe (Le Procès de Burgos, La Mort de Mikel…), Julio Medem (Vacas - *Vaches*, L'Écureuil rouge, Les Amants du cercle polaire…), Juanma Bajo Ulloa (La Madre muerta - *La mère morte*, Airbag), Alex de la Iglesia (Le Jour de la bête, Mes chers voisins…) ou Roberto Castón (Ander) s'inscriront dans le paysage espagnol et international. En Catalogne, c'est une certaine pratique du cinéma qui est confortée. Dès les années soixante, était apparue l'École catalane, en réaction au Nouveau cinéma espagnol, celui des Juan Antonio Bardem, Luis Garcia Berlanga, Fernando Fernan Gomez, Mario Camus, Carlos Saura, Manuel Gutierrez Aragon…, tourné essentiellement à Madrid et optant principalement pour un réalisme social. Sous l'influence de la Nouvelle Vague française, des cinéastes catalans tels que Vicente Aranda, Gonzalo Suarez, Jorge Grau, Juan Jose Bigas Luna ou Jaime Camino frappent les esprits par leur inventivité. Après l'instauration de la démocratie, on retiendra encore dans ce panorama les noms de Ventura Pons, Cesc Gay, Marc Recha, Jaime Rosales, Jaume Balaguero, Juan Antonio Bayona et surtout Agusti Villaronga dont le remarquable Pain noir obtient 9 Goyas en 2010.

Ces dernières années, aux thématiques chères à la Movida, toujours plus ou moins présentes dans le cinéma actuel, se sont ajoutés les thèmes de l'immigration, phénomène somme toute nouveau en Espagne : Lettres d'Alou de Montxo Armendariz, Amador de Fernando Leon de Aranoa, ou encore Sombras (*Ombres*), le documentaire d'Oriol Canals… ; des mutations industrielles et de la crise économique : Barrio *(Quartier)* et Les lundis au soleil de Aranoa, Putain de rue ! de Enrique Gabriel ; ou encore celui de la corruption : D'amour et de dettes de Francisco Avizenda. C'est durant cette même période que l'on peut noter une légère féminisation du métier de cinéaste avec le passage à la réalisation d'Icíar Bollaín (Mataharis), Isabel Coixet (The Secret Life of Words), Gracia Querejeta (Siete mesas de billar francès, *Sept tables de billard français*), prenant la relève de la pionnière Pilar Miró (Le Crime de Cuenca).

En 2014, malgré la crise, le passage d'une TVA de 8 à 21% sur les tickets d'entrées et une piraterie très développée, des records de fréquentation ont été enregistrés. Et, grâce au succès de la comédie d'Emilio Martínez Lázaro, Ocho apellidos vascos (*Huit noms basques*), sorte de *Bienvenue chez les Chtis* au Pays Basque, ou du thriller post-franquiste La Isla mínima d'Alberto Rodríguez, la part de marché du cinéma espagnol a atteint un taux historiquement élevé de 26%.

La législation en matière de protection du cinéma, malmenée par le passé au gré des changements de gouvernements, vient d'être renforcée au printemps 2015, après quatre années de négociations. Elle devrait éviter une crise comme celle qui frappa la production en 2007 et ainsi assurer au cinéma espagnol une pérennité conforme à sa bonne santé actuelle. Seule ombre au tableau, l'absence d'un organisme assurant la promotion internationale de cette cinématographie dont des aspects entiers restent encore à découvrir.

Carlos Pardo, journaliste.

Soirée inaugurale

Mardi 24 novembre à 20h30

Projection du film **La isla mínima**

d'Alberto Rodriguez

suivie d'un débat avec
Carlos Pardo, journaliste,
animé par
Claudine Lepallec-Marand

à Vitry-sur-Seine,
Les 3 Cinés Robespierre
Entrée gratuite sur réservation
au 01 46 82 51 12

Débat en duplex

Dimanche 29 novembre à 15h30

Projection du film **Les femmes du 6e étage**
de Philippe Le Guay

suivie d'un débat en duplex avec des étudiants
de Castelldefels (Catalogne) sur les immigrations
d'hier et d'aujourd'hui

En partenariat avec la Ligue des Droits de l'Homme

à Créteil, Centre socio-culturel Madeleine Rebérioux
Tél : 01 41 94 18 15
Entrée libre

✳ Sommaire

10.000 km - - - - - - - - - - - - 7
Amador - - - - - - - - - - - - - - 8
Ander - - - - - - - - - - - - - - - 9
C'est ici que je vis - - - - - - - - 10
D'amour et de dettes - - - - - - - 11
Femmes au bord de la crise de nerfs - - - - - - - - - - - - - - - 12
La belle jeunesse - - - - - - - - - - - - 13
La isla mínima - - - - - - - - - - - - - - - 14
Les chemins de la mémoire - - - - - - - - 15
Mataharis - 16
Pain noir - 17
Sombras - 18
Yo, también - 19
Pour le jeune public : Capelito, la champignon magique - - - - - - 20
Nocturna, la nuit magique - - - - - - - - - 21

Programme des films par date et par salle - - - - - - - - - 22–23

Programmes de l'Espace municipal Jean Vilar et du Cinéma La Lucarne - - - - - - - - - - - - - - 24
Adresses des lieux de projection - - - - - - - - - - - - 25

Espagne 2014
1h39
vostf

réalisation **Carlos Marqués-Marcet** scénario **Clara Roquet, Carlos Marqués-Marcet** image **Dagmar Weaver-Madsen** son **Diego Casares, Pablo Gregorio** montage **Juliana Montañés, Carlos Marqués-Marcet** interprétation **Natalia Tena, David Verdaguer** production **Tono Folguera, Jana Díaz Juhl, Sergi Moreno, pour Lastor Media S. L. et La Panda** distribution **Chapeau Melon Distribution**

10.000 km

Consacré par le Goya du meilleur réalisateur pour un premier long-métrage, Carlos Marqués-Marcet signe un film minimaliste sur un couple séparé par 10.000 kilomètres. Alexandra et Sergi s'aiment passionnément. Ils habitent un appartement cosy qui reflète leurs passions pour la musique et l'art. Sergi se prépare mollement à passer un concours pour obtenir un poste d'enseignant titulaire. Alex, talentueuse photographe, a postulé pour une résidence d'artiste de l'autre côté de l'Atlantique, à Los Angeles, bien loin de Barcelone. (...) Dans *10.000 km*, romance policée d'un amour fiévreux, il est beaucoup question de cadres et d'espaces : technologiques, géographiques, et cinématographiques.

Du duo, Alex est certainement le personnage le plus intéressant : mutine et spontanée, elle n'en demeure pas moins maîtresse d'elle-même et du sens qu'elle veut donner à sa vie. Prête à avoir un bébé avec Sergi, elle lui a aussi caché sa candidature. Lorsqu'elle reçoit l'e-mail de confirmation tant attendu, sa relation sentimentale passe au second plan. Pas par simple égoïsme ou désinvolture ; la jeune femme, sûre d'elle même, est certaine d'avoir pris la bonne décision. Quel cadre donner à cette relation forcément longue-distance qui va devoir se réinventer, loin du groupe d'amis communs et de l'espace protégé de l'appartement de Barcelone ?

Le film, un peu autobiographique, repose sur un postulat cinématographique et social simple : montrer comment, depuis quelques années, les outils 2.0 sont au service de nos relations sentimentales... Mais, Carlos Marqués-Marcet montre, avec humour et désillusion, comment skype, whatsapp et facebook, ne sont justement que des cadres qui donnent à voir une image partielle et parfois trompeuse sans jamais ressentir ou toucher. Pas de véritable fenêtre sur le réel grâce aux nouvelles technologies : tel semble le message du réalisateur. À partir d'un scenario assez dérisoire, l'équipe du film –les acteurs en tête– réussit le tour de force de nous intéresser à cette histoire d'amour uniquement médiatisée par des écrans informatiques. Mais, peut-on encore parler de relation, de couple ou de sentiments lorsqu'ils ne trouvent plus à s'incarner ? C'est là que le physique refait surface, brutalement et avec aigreur à travers la frustration et l'incompréhension de Sergio. Très finement, les dispositifs techniques –miroirs des outils technologiques choisis par Alexandra pour rester proche de Sergi– dévoilent des espaces intermédiaires où viennent se loger jalousie, ressentiment, destruction et surtout oubli. (...) Dans un monde où, pour beaucoup, l'estime de soi se nourrit des marques d'affection virtuelles, *10.000 km* renverra le spectateur à la vacuité potentielle de ce type de contacts... avec peut-être pour certains, cet horrible constat : maintenir un échange virtuel avec quelqu'un ne signifie pas qu'on l'aime encore ou pire qu'on l'ait jamais aimé un jour.

Nausica Zaballos-Dey
www.cinescribe.fr – 15 avril 2015

✳

Carlos Marqués-Marcet

Né en 1983 à Barcelone. Formation au montage à l'université Pompeu Fabra à Barcelone. Commence dès l'âge de 19 ans à réaliser des courts métrages. Le troisième lui permet de participer à un atelier exclusif avec les cinéastes Abbas Kiarostami et Victor Erice. S'installe au Pérou où il réalise un film documentaire en 2009 : *De Pizarros y Atahualpas*. Obtient ensuite une bourse qui lui permet d'étudier la mise en scène à la School of Film and TV à Los Angeles où il réalise plusieurs court métrages. Travaille comme monteur pour le cinéma et la publicité. *10.000 km* est son premier long métrage de fiction.

✳Amador

Espagne 2011
1h52
vostf

réalisation, scénario Fernando León de Aranoa
image Ramiro Civita
son Iván Marín, Daniel Peña, Alfonso Raposo
montage Nacho Ruís Capillas
musique Lucio Godoy
interprétation Magaly Solier, Celso Bugallo, Pietro Sibille, Sonia Almarcha, Fanny De Castro
production Fernando León de Aranoa, Jaume Roures
distribution Sophie Dulac Distribution

Fernando León de Aranoa, nous offre dans *Amador* un revirement de situation plutôt surprenant, au bout d'une demi-heure de film. Il passe ainsi d'un drame social pur et dur, une histoire classique d'amitié naissante entre deux exclus (l'une économiquement, l'autre de par son grand âge), à une sorte de comédie désenchantée. Interrogeant l'honnêteté face au dénuement économique, mais aussi la croyance d'une héroïne venue d'Amérique du sud fortement religieuse, le scénario à l'apparence simpliste, questionne également la survie d'un couple dans lequel l'homme n'en fait qu'à sa tête, jamais attentif aux inquiétudes de celle qu'il dit aimer.

Les amusants stratagèmes développés par une jeune femme dépassée par les événements, pour réussir à camoufler le problème survenu et ne pas perdre son emploi, se doublent de manifestations mystérieuses dans la maison (un ventilateur retrouvé en marche, une fenêtre ouverte... qu'elle est pourtant persuadée d'avoir laissée fermée), brouillant les pistes, et accentuant le calvaire de la jeune femme, qui se lit déjà sur son visage fermé et dans son regard profondément triste. Le réalisateur use ici d'un minimum de plans, à l'intérieur de l'appartement du vieil homme, laissant ce dernier souvent hors champ, pour mieux observer l'attitude de sa bonne à tout faire. Sa mise en scène millimétrée, usant avec ravissement des profondeurs de champ et perspectives à plusieurs niveaux, se donne le temps d'observer de véritables êtres humains.

Autour de son héroïne le film aligne quelques personnages secondaires croustillants. Parmi eux, on notera un prêtre intervenant auprès de la jeune femme réfugiée dans son église, et dont les paroles résonnent d'un délicieux et involontaire double sens. Et on remarquera surtout l'intrusion d'une prostituée, venant tous les jeudis s'occuper d'Amador, comme un dernier acte autonome resté secret vis à vis de la fille de celui-ci, plutôt philosophe quant à son métier. Tous contribuent à donner à ce film espagnol, une tonalité véridique. Quant à la conclusion, elle laisse un goût amer en bouche sans pourtant verser dans le drame attendu, et marque un point de vue social sans concession. Un film surprenant et délicat de bout en bout.

Olivier Bachelard
www.abusdecine.com – 15 février 2012

Fernando León de Aranoa

Né en 1968 à Madrid. Études en sciences de l'image à l'université Complutense à Madrid. Réalisateur, scénariste et écrivain, commence à travailler dans les années 1990 comme scénariste. A remporté des prix littéraires pour une nouvelle et un roman. Dirige des ateliers de scénarios et réalisation et collabore avec l'Ecole internationale de Cinéma de Cuba. En 2004, crée sa propre maison de production : Reposado. A réalisé trois films documentaires et sept films de fiction, souvent récompensés en Espagne et dans les Amériques. On lui doit notamment : *Familia* (1996), *Barrio* (1998), *Caminantes* (2001), *Les lundis au soleil* (2002), *Princesas* (2005), *Sabina* (2011), *Un jour comme un autre* (2015).

Ander

Espagne 2009
2h06
vo basque
et espagnol stf

réalisation, scénario Roberto Castón
image Kike López
montage Iván Miñambres
interprétation Josean Bengoetxea, Cristhian Esquivel, Mamen Ribera, Pako Revueltas, Pilar Rodríguez, Leire Ucha, Pedro Otaegi, Eriz Alberdi
production José Maria Gonzalo, Fernando Diez, Roberto Castón
distribution Bodega Films

Ander est un premier long métrage. C'est aussi un film de commande, à l'initiative du BERDINDU (le Bureau Basque d'Attention aux Gays, Lesbiennes, Bisexuels, Transsexuels et Intersexuels). La contrainte : ancrer la thématique GLBT dans le pays basque. La réponse de Roberto Castón : utiliser le contexte rural pour traiter de l'intégration sociale. Un environnement morne auquel le film doit sa rudesse initiale, l'âpreté de ses premiers plans, et une mise en scène monocorde. Mais peu à peu, on entre dans le film comme on passe la porte d'un lieu qu'on habite provisoirement, et on se met à table...

Un paysan basque quadragénaire, ventru et chauve, vit toujours sous le même toit que sa mère et sa jeune sœur, bientôt mariée. Mais une mauvaise chute d'Ander, l'immobilisant temporairement, va contraindre la famille à employer quelqu'un. Ce sera José, un travailleur péruvien aux traits (et à l'esprit) plutôt fins. Malgré une trame scénaristique assez simple, *Ander* se révèle être magnétique.

Il n'est pas futile de s'attarder sur la description physique de José et Ander, car si le film fait l'économie de dialogues, c'est le langage des corps qui façonne le récit d'amour. Celui d'Ander, l'infirme, dont le désir prisonnier est matérialisé par sa jambe plâtrée, et de José, l'étranger ardent qui parle castillan. Ces corps-personnages traversent le champ, comme égarés dans un espace restreint, confiné, dévoré par les meubles de bois massif et les tapisseries vieillottes de la maison familiale. Ce labyrinthe monotone de pièces sinistres devient le déroulé d'une routine quotidienne : chambre, salle de bain, cuisine. La cuisine : une pièce centrale. Un petit théâtre de mœurs, un territoire où les regards se croisent, s'évitent, se manquent, où la norme épouse les lignes d'une nappe à carreaux. L'expression d'un monde où tradition rime avec répétitions, où les filles portent le même prénom que leur mère.

Les deux heures huit du film racontent le renversement de ce standard routinier par le soulèvement des trois exclus : l'homosexuel, l'étranger et la prostituée mère célibataire. Cette révolution en huis clos passe par la prise de pouvoir dans cette cuisine, un espace qui se réaménage en fonction des nouvelles lois du clan. Une nouvelle famille se constitue, singulière, bigarrée : imparfaite comme il se doit.

Avec son rythme alangui, on retiendra d'*Ander* ses moments de grâce, quand bien même le scénario impose une scène bestiale. Comment rendre compte d'ébats sexuels dans les toilettes hommes pendant un mariage ? C'est la durée juste et intense d'un plan séquence, et le jeu sobre et physique des acteurs qui font de cet événement charnel, l'élégant bouleversement amoureux de deux hommes en quête de délivrance. Castón ne recule devant aucun défi de mise en scène, mais ne cherche pas réponse à tout : l'amour reste heureusement une énigme irrésolue par l'aiguillage de sa caméra.

Laurine Estrade
www.critikat.com – 16 février 2010

✳

Roberto Castón

Né en 1973 à La Corogne (Galice). Études de philologie hispanique à l'université de Saint-Jacques de Compostelle et de direction de photographie au Centre d'Etudes cinématographiques de Catalogne. Depuis 2004, est programmateur et membre du comité de direction du Festival international du Cinéma et des Arts de la scène, gay lesbien et trans, de Bilbao : Zinegoak. A réalisé cinq courts métrages, un film documentaire et deux longs métrages de fiction : *Ander* (2009) et *Los tontons y los estúpidos* (2014).

C'est ici que je vis

Petit indi

Espagne 2009
1h32
vostf

réalisation Marc Recha
scénario Nadine Lamari, Marc Recha
image Hélène Louvart
son Daniel Fontrodona, Marisol Nievas, Katia Boutin, Ricard Casals
montage Nelly Quettier
musique Pau Recha
interprétation Marc Soto, Eulàlia Ramon, Sergi López, Eduardo Noriega, Père Subirana
production Marc Recha, Jérôme Vidal, pour Parallamps Companyia cinematographica et Noodles Production
distribution Ad Vitam

Découvert en France avec *L'arbre aux cerises*, le discret catalan Marc Recha réapparaît avec ce film à la fois social et poétique mais où la poésie garde toujours la main.

La mère du jeune Arnau (17 ans) est en prison. Arnau ne sait pas trop pourquoi sa mère est incarcérée et cherche un bon avocat pour la faire libérer. Mais il lui faut trouver les moyens de gagner de quoi payer les honoraires.

Sur de telles prémices on voit bien quel genre de film aurait pu produire le cinéma français ou anglais. Cinéaste fier et singulier, Recha esquive tous les pièges ou passages obligés du cinéma social. D'abord en inscrivant ses personnages dans des univers aussi inattendus que les concours de chant d'oiseaux ou les courses de lévriers. Ensuite, en situant son histoire dans les quartiers ouvriers en lisière de Barcelone, zone indécidable, en mutation, moitié ville moitié campagne, les nœuds autoroutiers voisinant avec les rivières bucoliques.

On pense au cinéma de Pedro Costa documentant la fin d'un bidonville menacé par les bulldozers, aux apaches parisiens des fortifs, au néoréalisme qui avait bien su capter les no man's land de Rome ou de Milan. Dans le Barcelone péri-urbain de Recha cohabitent un monde moderne industriel pressé et des terres encore vierges, au pouls plus ralenti, où pourraient surgir de nouveaux Tom Sawyer.

Recha demeure un cinéaste des silences, des ellipses. Plutôt que de tout expliquer, il organise un réseau de regards, rimes, sensations, ponctue souvent son récit de points de suspension, brèches ouvertes à l'imaginaire de chaque spectateur.

Les animaux occupent ici une place déterminante. On a évoqué les domestiqués, rossignols ou chiens. Mais la frontière entre la banlieue et la nature est comme un maquis, un territoire d'aventures où l'on recueille parfois un renard blessé. Dans ces moments-là, *C'est ici que je vis* dialogue avec un autre maquis suburbain, celui de Rabah Ameur Zaïmeche (*Dernier maquis*) et sa séquence du raton-laveur. La relation entre Arnau et son renard se conclura par une scène saisissante prenant à rebours toutes les attentes.

Arnau est incarné par le très bon Marc Soto, petit punk dur et fragile, entouré par des acteurs chevronnés dont deux stars ibériques (Noriega et Lopez). Recha observe l'adolescence avec empathie mais sans complaisance, chronique la vie ouvrière sans message ostentatoire.

C'est ici que je vis n'est pas un film d'idéologue ou de sociologue mais de cinéaste.

Serge Kaganski
www.lesinrocks.com – 8 février 2010

Marc Recha Né en 1970 à L'Hospitalet de Llobregat, dans la banlieue ouvrière de Barcelone. Obtient à 17 ans une bourse du gouvernement catalan pour étudier à l'étranger. Part à Paris où il travaille auprès du cinéaste expérimental Marcel Hanoun pour le film *Otage* (1989). Réalisateur et scénariste autodidacte, son apprentissage s'est fait dans les salles de cinéma et en tournant avec sa caméra dès l'âge de 11 ans. A réalisé sept courts métrages et huit long métrages dont deux sélectionnés au festival de Cannes en 2001 et 2003. On peut citer : *El cielo sube* (1991), *L'arbre aux cerises* (1998), *Pau et son frère* (2001), *Les mains vides* (2003), *Jours d'août* (2006), *Un diar perfecte per volar* (2015).

D'amour et de dettes

Sapos y culebras

Espagne 2014
1h33
vostf

réalisation, scénario Francisco Avizanda
image Kenneth Oribe
son Luis Baranda
montage Corsa Films S. L.
interprétation Ariadna Cabrol, Juanma Diez, Itxaso González, Mikel Losada, Alfonso Torregrosa, Jon Ariño, Julio Vélez, Iratxe Hernández
production Elisabeth Perelló, Francisco Avizanda pour Izaba Films, Muxika Films, Fair Films
distribution Hévadis Films

En 2009 je travaillais à une histoire concernant les conséquences négatives de l'ambition démesurée dans les relations amoureuses et affectives, dans le contexte de la crise économique espagnole.

La crise espagnole a une base immobilière semblable à celle d'autres pays, mais elle a la particularité d'une « kleptocratie » très étendue et organisée. J'ai entendu le bruit que faisait la bulle lorsqu'elle menaçait d'éclater, mais je n'avais pas l'ouïe plus fine que les milliers de personnes liées au monde de la finance et qui savaient ce qui allait arriver. Ils ont parié sur le fait que les pouvoirs publics allaient payer car refusant de laisser tomber le système. En effet, ils avaient raison. Tout le monde a été paralysé par la peur de tout perdre.

Rebeca a presque tout perdu, elle incarne cette angoisse d'expulsion de la classe moyenne et le désir frénétique d'en refaire partie par tous les moyens. Depuis le début, elle a été l'axe de l'histoire car elle avait quelque chose d'un conte et d'un cauchemar. Après tout, la complicité de Rebeca est évidente et c'est l'un des paris du film, de s'identifier à l'héroïne et de se souiller, de s'identifier à une délinquante.

Je vis dans une société en lutte et en tension permanente entre culture et brutalité. Il m'est satisfaisant et même plaisant de me battre contre cette, presque, invincible bête sauvage de la mystification et de l'obscurantisme, contre laquelle il faut gagner du terrain par tous les moyens.

Francisco Avizanda
Propos recueillis par Camille Jouhair – Hévadis Films – 2015

Francisco Avizendo Né en 1955 à Isaba (Navarre). Études de journalisme à l'université Paris 8 Vincennes et de cinéma au Conservatoire libre du Cinéma français. De retour en Espagne, après avoir réalisé quelques courts métrages de fiction, tourne des documentaires sur la transition démocratique. Travaille comme réalisateur dans la publicité et comme organisateur d'événements culturels. Au cours des années 1980, est embauché par la télévision espagnole pour réaliser des séries documentaires culturelles. En 1995, fonde sa propre maison de production. Continue à produire et réaliser des documentaires consacrés à l'histoire et à la vie animale. A réalisé pour le cinéma deux longs métrages de fiction : *On verra demain* (2008), *D'amour et de dettes* (2014).

Espagne 1988
1h30
vostf

Femmes au bord de la crise de nerfs

Mujeres al borde de un ataque de nervios

réalisation, scénario Pedro Almodóvar image José Luis Alcaine son Guilles Ortión montage José Salcedo musique Bernardo Bonazzi interprétation Carmen Maura, Antonio Banderas, Julieta Serrano, María Barranco, Rossy de Palma, Guillermo Montesinos, Kiti Manver, Chus Lampreave, Yayo Calvo, Loles León, Ángel de Andrés López production Agustín Almodóvar, Pedro Almodóvar, Antonio Llorens, pour El Deseo SA et Laurenfilm S.A. distribution Tamasa

Doubleurs pour le cinéma, Pepa et son amant Ivan ne se parlent plus que par enregistrements interposés. Ivan, volage créature, vient de la quitter. Ulcérée, dévastée, Pepa mène l'enquête, met le feu à son lit et bourre un gaspacho de somnifères dans la ferme intention de le récupérer après cette réplique fameuse : *« J'en ai assez d'être gentille »*.

Dans son superbe et délirant appartement où téléphone et vinyle volent par la fenêtre, la sonnette n'en finit bientôt plus de retentir, révélant une galerie de personnages hauts en couleur (une amie éplorée, le fils d'Ivan et sa fiancée, des policiers à la recherche d'un terroriste, etc.)

Le film est librement inspiré de *La Voix humaine* de Jean Cocteau, le monologue d'une femme délaissée par son amant, écrit en 1930. Almodóvar en tire un vaudeville aux couleurs éclatantes frisant toujours la parodie, du fait de son hystérie théâtrale et de ses invraisemblances assumées. (...)

Femmes au bord de la crise de nerfs vaut à Almodóvar son premier grand succès international et marque un tournant dans sa carrière. Le film remporte le prix Goya du meilleur film et son interprète principale, Carmen Maura, celui la meilleure actrice. Il est également nominé pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, après son succès aux États-Unis.

Par ses reparties, ses décors fastueux et la fluidité de sa mise en scène, Almodóvar se réapproprie d'ailleurs certains codes de la comédie américaine sophistiquée, que fit triompher Lubitsch. Mais c'est pour y souffler un vent de folie bien à lui. Plus récemment, le film est devenu une comédie musicale à Broadway (en 2010), puis à Londres (en 2015).

Marie Soyeux
www.la-croix.com – 19 août 2015

✳ Pedro Almodóvar Né en 1949 à Calzada de Calatrava (Castille La Manche). Après avoir grandi en Estremadure, se rend à dix sept ans à Madrid sans argent et sans travail avant d'entreprendre un tour d'Europe qui le mène à Londres et Paris. Revient à Madrid pour apprendre le cinéma mais l'Ecole officielle de Cinéma ferme sur ordre de Franco. Tient un emploi de bureau durant douze ans à la compagnie nationale espagnole de téléphone. Parallèlement, écrit des scénarios et tourne des courts métrages en super 8. Fait du théâtre dans une troupe indépendante avec Carmen Maura et fonde un groupe punk-rock parodique. Avec l'arrivée de la démocratie, commence à réaliser des longs métrages. En 1986, fonde avec son frère Agustín Almodóvar, la maison de production Es Deseo. Parmi vingt et un longs métrages de fiction, on lui doit : *Le labyrinthe des passions* (1982), *La loi du désir* (1987), *Tout sur ma mère* (1998), *Parle avec elle* (2002), *Volver* (2005), *Étreintres brisées* (2009), *Silencio* (2016).

Espagne 2014
1h42
vostf

réalisation Jaime Rosales scénario Jaime Rosales, Enric Rufas image Pau Esteve Birba son Nicolás Tsabertidis montage Lucía Casal interprétation Ingrid García Jonsson, Carlos Rodríguez, Inma Nieto, Fernando Barona, Juanma Calderón, Patricia Mendy, Miguel Guardiola production Jaime Rosales, José María Morales, Jérôme Dopffer distribution Bodega Films

La belle jeunesse

Hermosa juventud

Sur ce sentiment trop connu qui obsède le spectateur de *La belle jeunesse*, nous n'hésiterons pas à apposer le beau nom grave de tristesse.

On est loin de l'univers de Sagan dans le film de Jaime Rosales. Pourtant, au commencement, il y a la jeunesse, la beauté, l'amour, l'espoir et le goût de vivre. Natalia et Carlos vivent dans une banlieue de Madrid. Ils sont très amoureux, mais chacun habite chez sa mère, à la fois parce qu'ils n'ont pas les moyens de s'installer et parce qu'il faut partager les soucis familiaux.

Natalia s'occupe de sa petite sœur et de son frère. Carlos de sa mère dépressive, qui ne quitte pas son lit. Il fait des petits boulots, elle distribue de vagues CV à des gens qui n'ont besoin de personne. Mais ils ont 20 ans, et malgré la grisaille désespérante de leur environnement, ils se disent qu'ils vont s'en sortir. Ils ont le courage et la tendresse. Ingrid Garcia Jonsson illumine tout le film de sa beauté sans apprêt, tonique et délicate à la fois, sans retour sur elle-même.

Quand un type leur propose de tourner un film porno, ils tentent l'expérience ensemble, sans trop d'états d'âme. Mais la vulgarité du réalisateur leur laisse un goût amer, et les 600 euros gagnés sont vite dépensés.

Un peu plus tard, Natalia tombe enceinte. Sa mère voudrait la voir avorter, mais n'a pas d'argent. Et Natalia décide qu'elle veut garder l'enfant. Carlos, entre-temps se laisse entraîner dans une mauvaise affaire. Après la naissance de leur fille, leur situation matérielle devient encore plus désastreuse. Natalia, qui perd confiance dans la capacité de Carlos à assurer leur avenir, choisit de rejoindre une copine qui a trouvé du travail à Hambourg. Elle, malgré sa pugnacité, ne trouvera que l'humiliation, et le dernier plan est une mise à nu pareille à une mise à mort. Cette fois, elle est condamnée au porno.

Jaime Rosales décrit le saccage de la jeunesse par une société écrasante d'inertie et d'indifférence. Il le fait avec une précision douce, une caméra sensible qui utilise plusieurs régimes d'images (smartphones et DVD) pour entrer dans la spontanéité des moments quotidiens. Les événements dramatiques sont traités en ellipse, le cinéaste espagnol filme leur retentissement secret sur les êtres. Ce n'est pas une descente aux enfers, c'est une usure lente, une désolation sans bruit.

Marie-Noëlle Tranchant
www.lefigaro.fr – 10 décembre 2014

Jaime Rosales Né en 1970 à Barcelone. Études de commerce. En 1996, obtient une bourse pour suivre des études à l'Ecole internationale de Cinéma et de Télévision à La Havane, puis à l'Australian Film Television and Radio School à Sydney. Depuis 2000, développe ses projets de réalisateur avec sa propre maison de production Fresdeval Films. Ses cinq longs métrages ont été sélectionnés dans les festivals internationaux : *Les heures du jour*, festival de Cannes 2003, Quinzaine des Réalisateurs ; *La soledad*, festival de Cannes 2007, Un Certain Regard ; *Un tir dans la tête*, 2008 ; *Rêve et silence*, festival de Cannes 2012, Quinzaine des Réalisateurs ; *La belle jeunesse*, festival de Cannes 2014, Un Certain Regard.

réalisation Alberto Rodríguez scénario Rafael Cobos, Alberto Rodríguez image Alex Catalán (A.E.C.) son Daniel de Zayas montage José Manuel García Moyano musique Julio de La Rosa interprétation Raúl Arévalo, Javier Gutiérrez, Antonio de La Torre, Nerea Barros, Salva Reina, Jesús Castro, Manolo Solo production José Antinio Félez, Nikel Lejarza, Mercedes Gamero, José Sánchez Montes, Mercedes Cantero, pour Atípica Films, Atresmediacine, Sacromonte Films distribution Le Pacte

Espagne 2014
1h44
vostf

La isla mínima ✳

La isla mínima, cinquième film d'Alberto Rodriguez mais l'un des premiers à obtenir les faveurs d'une sortie salle dans l'Hexagone, se veut un polar poisseux ancré dans une Andalousie sauvage, où les restes délétères du franquisme gangrènent encore la société.

Pedro, jeune policier idéaliste, est envoyé dans la région marécageuse du Guadalquivir, pour enquêter sur le meurtre de deux jeunes filles. Là, il fait équipe avec Juan, un vieux flic aux méthodes peu orthodoxes, héritées de sa carrière dans la police franquiste. Progressivement, le duo découvre de nombreuses disparitions féminines non élucidées dans la région qui pourraient bien attester de la présence d'un serial-killer. Mais, l'Espagne a beau ne plus être sous la coupe du dictateur, la méfiance vis-à-vis des forces de l'ordre persiste, compliquant diablement la tâche de deux enquêteurs.

Présenté comme le *True Detective* espagnol et auréolé de dix Goyas à la dernière cérémonie (l'équivalent des Césars), *La isla mínima* a de quoi attiser la curiosité du public français. Dès le générique et ses splendides et angoissantes vues aériennes du Guadalquivir, le ton est donné. Comme dans la série américaine à laquelle on le compare, le film tisse une analogie entre paysage et psyché, les sinuosités du fleuve épousant les tourments espagnols. Toutefois, bien que les deux fictions s'arriment au genre du polar, les comparaisons s'arrêtent là. Loin d'un quelconque ésotérisme, *La isla mínima* s'ancre a contrario dans le quotidien d'une région reculée (et d'une beauté plastique inouïe à qui Alberto Rodríguez rend un formidable hommage) où la grande Histoire peine à s'inscrire. En cela, l'enquête bicéphale offre un intelligent bilan générationnel du pays : les Anciens nourris par la violence d'État de Franco et inaptes à repenser le monde sous une nouvelle grille de lecture et les Modernes, idéalistes démocrates, ignorant le passé et prêts à tout pour s'en défaire. La confrontation de ces deux hommes, de leur parcours personnel, de leurs méthodes, déconstruit le manichéisme simpliste que le regard contemporain porte sur cette étrange période (les sept années entre la mort de Franco en 1975 et l'élection de Felipe González en 1982).

Si le cinéaste se contentait de cette salutaire introspection historique, *La isla mínima* serait d'ores et déjà une réussite mais la capacité du réalisateur à ne pas sacrifier le volet polar de son long métrage à la seule autopsie sociétale hisse le film à un niveau supérieur. Manœuvrant habilement entre rebondissements et enquête, Alberto Rodríguez livre un spectacle haletant, à l'image de cette course poursuite nocturne, où les découvertes macabres voisinent avec une tension dramatique jamais relâchée. De bout en bout, *La isla mínima* fascine par la maîtrise de sa mise en scène, la fulgurante beauté des espaces andalous qui n'ont rien à envier au bayou américain et l'impeccable prestation de son casting.

Ursula Michel
www.critikat.com – 14 juillet 2015

Alberto Rodriguez

Né en 1971 à Séville. Études d'image et son en journalisme audiovisuel. De 1994 à 2000, travaille comme assistant réalisateur sur Canal Sur Television, puis collabore avec plusieurs maisons de production andalouses et se met à écrire et réaliser. Au cinéma, on lui doit six longs métrages de fiction : *El factor pilgrim* (2000, avec Santi Amodeo), *Le costard* (2002), *Les sept vierges* (2005), *After* (2009), *Groupe d'élites* (2012), *La isla mínima* (2015).

Belgique/Espagne 2009
1h36
vostf

✳

réalisation José Luis Peñafuerte narration Marisa Paredes, José Luis Peñafuerte image Rémon Fromont son Paul Heymans montage Sandrine Deegen musique Bingen Mendiz avec la participation de Jorge Semprún production Marion Hänsel, José-Maria Lara, pour Man's Films productions et Alokatu distribution Man's Films

Les chemins de la mémoire

Los caminos de la memoria

En 1975, le général Franco meurt après quarante années d'un régime répressif qui a fait des centaines de milliers de victimes – orphelins, prisonniers, exilés, déportés, torturés. Après 35 ans de silence, l'Espagne entame un travail de mémoire sur cette période. Cette entreprise, longtemps refoulée, fait encore l'objet d'un débat politique dans le pays. Le gouvernement de José Luis Zapatero a d'ores et déjà annoncé la création d'un Centre de la mémoire, qui réunira les archives et témoignages recueillis aux quatre coins du monde. L'écrivain et philosophe Jorge Semprún, ancien ministre de la Culture, est l'un des nombreux témoins interrogés par le réalisateur...

Les victimes du franquisme sont toujours là, au fond d'innombrables charniers, de Catalogne en Andalousie, de Castille en Galice. En Espagne, le passé hante et tourmente les vivants. Pour faire la paix avec une histoire violente et fratricide, celle de la guerre civile, entre 1936 et 1939, puis de la dictature et de l'exil, il faut pouvoir s'en souvenir. Depuis 2007, c'est même devenu une loi, dite de « la mémoire historique », imposée par le gouvernement Zapatero et très controversée. Elle provoque de fortes résistances, entre déni et douleur.

Jeune documentariste d'origine espagnole, élevé en Belgique, le réalisateur est revenu au pays pour filmer ce deuil difficile. L'écrivain Jorge Semprún, figure de la résistance au franquisme, témoigne, et d'anciens détenus politiques arpentent les ruines vides de leur prison d'autrefois. Des photos policières jaunies dévoilent les masques mortuaires des condamnés à mort... Le cinéaste filme ceux qui, avec la patience d'archéologues, creusent la terre, pour tenter de rendre un nom aux corps. À sa manière, ce documentaire exhume le trauma national avec la même délicatesse, le même respect.

Cécile Mury
Télérama – 16 mars 2011

Jose Luis Peñafuerte

Né en 1973 à Bruxelles. De nationalité belge et espagnole. En 1984, suit ses parents exilés qui retournent en Espagne (Asturies et Andalousie). En 1990, à nouveau en Belgique, fonde le premier festival de cinéma hispanique à Bruxelles. Études de réalisation cinéma et documentaire à l'IAD en Belgique.
A réalisé deux courts métrages de fiction et quatre longs métrages documentaires notamment consacrés à l'Espagne ou aux migrants espagnols : *Niños* (2001), *Aguaviva, el abrazo de la tierra* (2005), *Los caminos de la memoria* (2009), *L'homme de sable, le cinéma de Thierry Michel* (2013).

Mataharis

Espagne 2007
1h35
vostf

réalisation Icíar Bollaín
scénario Icíar Bollaín, Tatiana Rodríguez
image Kiko de la Rica (A.E.C.)
son Alvaro Silva
montage Angel Hernández Zoido
musique Lucio Godoy
interprétation Najwa Nimri, Tristán Ulloa, María Vásquaez, Diego Martín, Nuria González, Antonio de la Torre
production Santiago García de Leániz, Simón de Santiago pour La Iguana et Sogecine
distribution Haut et Court

Elles sont trois, femmes et détectives privés. On les voit dans le cadre de leur activité professionnelle (filatures, photos ou films clandestins, investigations privées ou professionnelles). Mais ce film n'est ni un thriller ni un document sur le métier, avec le développement des modes d'espionnage dans une société de plus en plus soumise aux caméras de surveillance –bien qu'il aborde le sujet. *Mataharis* est un film féministe, genre rare, et ce qu'il explore, c'est la prise de conscience de ces enquêtrices.

Il ne s'agit pas seulement d'un constat social (surcharge de travail dans les entreprises, doubles horaires pour les femmes auxquelles sont réservées les tâches quotidiennes au foyer). Icíar Bollaín raconte l'histoire de trois femmes dont le métier (axé sur l'observation aiguë des hommes et de leurs comportements) va changer la manière de mener leur existence.

Carmen est mariée à un homme plongé chaque soir dans ses dossiers dont il ne lui parle pas. Elle va changer de vie au contact d'un homme brisé, auquel elle vient de prouver que son épouse le trompait avec son associé.

Rompue aux mensonges des hommes adultères par ses enquêtes, Eva se met à soupçonner son mari, use des ficelles de son métier pour l'espionner et découvre qu'il ne lui cachait pas une femme, mais un fils d'une première liaison. Son couple retrouvera une harmonie quand aura été comprise l'ambiguïté de la différence entre secret et mensonge (pour lui) et la nécessité de manifester tolérance et affection (pour elle). Elle aura entre-temps donné la force à un vieillard de retourner dans son village natal pour retrouver l'amour de sa jeunesse.

Le parcours d'Inès est plus inconfortable. Chargée d'infiltrer une multinationale où ont été constatés des vols répétés, elle se prend de sympathie pour l'un des suspects et se met à douter de l'honnêteté des intentions des patrons qui se sont adressés à son agence. Celle-ci étant dirigée par un homme impatient, brutal, crispé sur les horaires et sourd aux problèmes de gardes d'enfants. Inès résout douloureusement le dilemme qui se présente à elle : trahir son employeur ou le syndicaliste avec lequel elle est devenue complice.

Mataharis aborde beaucoup de sujets au fil de ces trois destins croisés : les méthodes d'embauche, l'entraide entre femmes et la mauvaise foi masculine, la lassitude dans les couples, le cynisme inhérent au job de détective… Autant d'occasions de propos attendus, mais que la réalisatrice suggère d'une manière assez fine, dans un film modeste, touchant et sincère.

Jean-Luc Douin
Le Monde – 1er avril 2008

Icíar Bollaín Né en 1967 à Madrid. Fait ses débuts en tant qu'actrice au cinéma à l'âge de 16 ans avec le film de Victor Erice *El sur*. Participe ensuite à différents films dont *Un parapluie pour trois* (Felipe Vega) et *Land and freedom* (Ken Loach). Mais c'est comme réalisatrice qu'elle rencontre le succès. Elle a cinq longs métrages de fiction à son actif ainsi que trois courts métrages et un documentaire. On peut citer : *Hola, estás sola ?* (1995), *Flores de otro mundo* (1999), *Ne dis rien* (2004), *Même la pluie* (2010), *Katmandú, un espejo en el cielo* (2011), *En tierra extraña* (2014).

Pain noir

Pa negre

Espagne 2010
1h48
vo catalan stf

réalisation, scénario Agustí Villaronga d'après le roman de Emili Texidor
image Antonio Riestra AMC
son Dani Fontrodona, Fernando Novillo, Ricard Casals
montage Raúl Román
musique José Manuel Pagan
interprétation Francesc Colomer, Marina Comas, Roger Casamajor, Lluïsa Castell, Merce Aranega, Marina Gatell, Elisa Grehuet, Sergi Lopez
production Isona Passola pour Massa d'Or Produccions et Televisió de Catalunya
distribution Alfama Films

Miroir. À travers le regard d'un enfant, Agustí Villaronga montre les retombées de la guerre civile dans un village catalan, soudé par le mensonge et la bassesse.

La sortie discrète en France de *Pain noir* est incomparable à l'émotion qu'a suscitée ce film en Espagne, où sa lecture des lendemains de la guerre civile –opposant deux régimes d'horreurs se parant derrière des idéaux politiques pour mieux cacher leurs secrets– a fait couler des barils d'encres polémiques.

Aux derniers Goyas (les Césars espagnols), le film raflait tout ou presque asseyant en Espagne le culte autour de son metteur en scène.

Celui-ci est surtout connu pour son inquiétant *Tras el cristal* (1987), où il croisait Gilles de Rais et nazisme, torture et pédophilie. Etrangement, cette réputation, qui s'étend jusqu'aux Etats-Unis n'a guère franchi les Pyrénées.

Pain noir surprendra les amateurs d'étrange, car il a perdu en chemin le décorum SM de *Tras el cristal* pour gagner, croit-on, une certaine respectabilité : le cadre est soigné (mais Villaronga aime toujours surligner ses plans), et on débat avec sévérité des retombées de la guerre civile, de qui fut un héros et de qui ne le fut pas. Presque un film en costumes patinant sur une surface académique. Mais c'est un leurre que le reste du film va s'employer à déjouer, scène par scène, en jetant un jeune garçon de 11 ans, pur, dans le jeu des plus grands qui, au lendemain de la guerre civile, vont, par leur perversité, lui ouvrir de force les yeux sur le cynisme du monde. Chacun ici est éclaboussé d'une boue sexuelle honteuse ou de liens politiques pourris, et un climat globalement incestueux tisse un lien entre les habitants qu'aucun parti ne saurait contrôler. L'enfant pur va, comme eux, se métamorphoser en monstre.

Pain noir rappelle le Victor Erice des débuts (celui de *l'Esprit de la ruche*), mais trempé au sang gothique d'un Jesús Franco. La photo, noire et or, teintée de reflets bleus sur des chairs pâles, paraîtra soit géniale, tant elle est rugueuse, boueuse, soit asphyxiante à force de maniérisme.

Philippe Azoury
next.liberation.fr – 24 août 2011

Agusti Villaronga Né en 1953 à Majorque (Baléares). Études d'histoire de l'art à Barcelone. Commence sa carrière en tant que professeur des sciences de l'image, critique de cinéma et directeur artistique de théâtre. Travaille aussi comme acteur de cinéma et de théâtre. Après avoir réalisé plusieurs courts métrages, se lance dans l'élaboration d'un cinéma très personnel. Également l'auteur de documentaires et récemment d'une série télévisée historique. Au cinéma, on lui doit : *Tras el cristal* (1987), *El niño de la luna* (1989), *Le passager clandestin* (1995), *El mar* (1999), *Aro Tolbukhin : en la mente del asesino* (2002), *Pain noir* (2010).

France/Espagne/Belgique 2009
1h36
vostf

réalisation, scénario Oriol Canals image Jean-Jacques Mréjen, Florian Bouchet, Oriol Canals son Marc Chalosse montage Virginie Véricourt musique Marc Chalosse production Philippe Bouychou, Alfonso Par, pour Corto Pacifique et Turkana Films distribution Zeugma Films

Sombras ✳

La force et l'originalité de *Sombras*, « ombres » en espagnol, est de donner la parole à des immigrants clandestins qui s'adressent frontalement à leur famille restée en Afrique. Ces lettres audiovisuelles envoyées au pays structurent le film. Bribes de vies brisées. Passage de l'ombre à la lumière le temps d'un film. La catharsis opère. Ce faisant ils s'adressent directement à nous, en face à face. Effet miroir. Ils nous parlent de notre humanité ou de ce qu'il en reste.

Après avoir pris le risque d'une mort physique, ils prennent un risque bien plus important, celui d'une mort symbolique. Être rejetés par les leurs et se condamner à rester des ombres. Leurs proches, maintenant si loin, attendent tellement d'eux qu'ils n'ont pas droit à l'échec. L'argent envoyé par les migrants en Afrique est souvent une question de survie.

Au-delà de la parole, une scène quasi muette résume à elle seule l'absurdité de la situation. Des hommes boivent un café et fument une cigarette autour d'un carton posé sur une terrasse. Sac plastique à la main, ils s'éloignent lentement et disparaissent au loin. Une pelle mécanique vient raser la terrasse. Un nuage d'oiseaux s'envole. Frontières sans cesse repoussées. Comme une mécanique qui se met en place, toujours en fuite, toujours à courir après quelque chose qui n'existe que pour les autres. Une étrange vibration se dégage de la beauté fragile de *Sombras*. Elle est due à la générosité solidaire du cinéaste qui, coûte que coûte, s'est arraché pour faire exister son film en lui donnant une chair rare, parfois meurtrie, mais toujours debout.

Laurent Salgues, Téona Mitevska
et Luc Verdier-Korbel, cinéastes
Programmation de l'Association pour le Cinéma indépendant et sa diffusion (ACID) au Festival de Cannes 2009

Oriol Canals Né à Barcelone où il grandit, étudie et travaille jusqu'en 1994. Entame un périple qui le conduit de Londres à Dublin, de Belfast à Paris. À partir de 1997, vit entre Barcelone et Paris, puis s'installe définitivement à Paris en 2001. Passionné par le cinéma, découvre le cinéma documentaire à Paris et se forme à la réalisation en autodidacte. *Sombras* est son premier film documentaire.

Espagne 2009
1h43
vostf ✳

réalisation, scénario Álvaro Pastor, Antonio Naharro image Alfonso Postigo son Eva Valiño montage Nino Martínez Sosa musique Guille Milkyway interprétation Lola Dueñas, Pablo Pineda, Antonio Naharro, Isabel García Lorca, Pedro Álvarez Ossorio, Daniel Parejo, Loudes Naharro, Danza Móbile de Sevillac production Manuel Gómez Cardeña, Julio Medem & Koldo Zuazua, pour Alicia Produce et Promiico Imagen distribution Happiness

Yo, también

Film de fiction portant sur des personnes mentalement déficientes et tourné avec de telles personnes, *Yo también* partait d'un pari risqué. Les écueils possibles (voyeurisme, complaisance, dossier de société...) étaient nombreux.

Mais cet émouvant mélo, qui met en scène la relation d'amitié entre un homme atteint de trisomie et une femme anticonformiste, les évite tous. Daniel Sanz, le personnage principal, n'est pas un trisomique ordinaire. Interprété par Pablo Pineda, un homme lui-même trisomique et exceptionnellement adapté. Habitué à intervenir sur les plateaux de la télévision espagnole, il est fier d'être le premier Européen mentalement déficient à obtenir un diplôme d'enseignement supérieur.

Au début du film, il vient d'être embauché comme assistant par les services sociaux du conseil régional d'Andalousie pour s'occuper, entre autres, de personnes handicapées. Il va tenter de se faire une place au sein de cet organisme, et gagner la sympathie de Laura, pour qui il éprouve d'entrée un désir sexuel fort.

Ce point de départ permet au film de rassembler dans un même récit des personnages atteints de trisomie et d'autres qui ne le sont pas, en les appréhendant chacun à la fois dans et à l'extérieur de son milieu. L'intérêt, théorique, du personnage de Daniel tient au fait qu'il n'appartient vraiment ni à l'un ni à l'autre : trop « normalisé » pour vouloir vivre avec ceux qui souffrent du même mal que lui, trop « handicapé » pour être considéré par les gens qu'il fréquente pour être comme un égal.

Cette tragédie intime qui le mine, et qui se dévoile au fil de sa relation avec Laura, met en perspective, du point de vue d'une personne mentalement handicapée, le regard que portent sur lui ceux qui ne le sont pas.

Ce qui frappe dans ce film, et ce qui fait sa réussite, c'est la justesse du ton, qui doit autant au talent des acteurs, qu'à la distance adoptée par les auteurs vis-à-vis d'eux, et au dispositif proche du documentaire qu'ils ont adopté pour les filmer. Une série de scènes, très belles, tournées dans un centre de danse pour personnes mentalement déficientes contribuent notamment à cet ancrage documentaire, qui donne au film toute sa justesse. (...)

La question du handicap permet d'interroger la notion de normalité, et la place qu'elle occupe dans nos sociétés. Le regard que portent les réalisateurs sur leurs personnages fait le reste.

Loin de tout angélisme, c'est avec eux, en les faisant apparaître pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des individus capables de réfléchir, d'aimer, de souffrir, de jouir, autant que n'importe quel individu, que les auteurs ont pensé leur film. En tentant à la fois de montrer ce qui les unit au reste des hommes, et ce qui les sépare, irrémédiablement.

Isabelle Régnier www.lemonde.fr – 20 juillet 2010

Álvaro Pastor Né en 1972 à Madrid. Études de scénario, de réalisation et de comédie. Études de musique au Conservatoire de Madrid. Travaille comme scénariste et réalisateur au cinéma, à la télévision et dans la publicité, généralement sur des projets courts ou des documentaires. A partagé plusieurs travaux avec Antionio Naharro.

Antonio Naharro Né en 1968 à Albacete (Castille La Manche). Études de comédie à Madrid, Los Angeles et Rome. Diplômé de l'école de Thérapie Gestalt de Madrid. Débute comme acteur et scénariste au cinéma et à la télévision. Devient producteur et réalisateur de courts métrages puis réalisateur pour la télévision.

Yo también est leur seul long métrage de fiction pour le cinéma.

Pour le jeune public

Espagne 2009
42 min
sans paroles
Conseillé de 2 à 6 ans

réalisation, scénario, image, montage Rodolfo Pastor
son Peq Valero, Augustin Valero
musique Emiliano Pastor, Oscar Blanco
conception artistique, production Petra Steinmeyer pour Estudio Rodolfo Pastor et Televisió de Catalunya
distribution cinéma Public Films

Capelito, le champignon magique

Capelito

L'idée de cette série est-elle née dans un esprit en proie aux hallucinations ? C'est bien possible, tant elle est saugrenue.

Capelito est un champignon des bois, doté d'un pouvoir aussi étonnant que limité : lorsqu'il se touche le nez, sa coiffe se transforme à volonté. Il peut aussi prêter son appendice : il produit alors, chez celui qui s'en saisit, le même effet. C'est absurde, mais on s'y fait, cette fantaisie s'insérant dans une série d'histoires pour le moins originales, où l'espièglerie frôle parfois le mauvais esprit.

La Chorale des moutons est une des plus réussies, où Capelito cherche une nouvelle manière d'interpréter les œuvres de Bach. Après une première tentative ratée avec un perroquet, il recrute un groupe de moutons bien incapables de chanter une mélodie, mais aptes en revanche de tenir chacun une note. En ficelant leur queue aux cordes de son piano, il invente un nouvel instrument, et par là, un nouveau son.

L'Œuf surprise est un autre monument d'absurdité minimaliste. Alors que Capelito se retrouve enfermé dans un œuf en chocolat géant qui dévale une colline, il atterrit chez une famille d'autruches qui l'adopte comme un nouveau bébé, et le terrorise pour l'empêcher de fuir.

Certaines des intrigues sont tellement alambiquées qu'on peine à les comprendre, mais la dynamique transformiste des chapeaux anime joyeusement les plans et supplée aux bizarreries du récit.

Isabelle Régnier
www.lemonde.fr – 26 octobre 2010

Rodolfo Pastor

Réalise des séries de films d'animation pour la télévision et des publicités numériques. À créé en 1980 son propre studio de cinéma d'animation dans lequel il a produit ses séries et courts métrages. On lui doit : *Tito, el elefantito* (1978), *Cartas de un papá* (1981), *Langostino* (1987), *Capelito* (1999), *Capelito Daddy* (2002), *Nico and Tina* (2007).

Espagne/France 2007
1h20
vf
Conseillé de 6 à 10 ans

Nocturna, la nuit magique

réalisation Victor Maldonado, Adrià Garcia
scénario Victor Maldonado, Adrià Garcia, Teresa Vilardell, Philip Lazenick
création graphique Victor Maldonado, Adrià Garcia, Julien Bizat
son Nostradine Benguezzou
montage Felix Bueno
musique Nicolas Errera
production Philippe Garell, Julio Fernandez, pour Animakids Production et Filmax Animation
distribution Gébéka Films

Tim, 7 ans, vit dans un orphelinat plutôt joyeux. Mais Tim a peur du noir et chaque soir il se place en face de la fenêtre d'où il peut voir la lune et le ciel étoilé. Il s'est choisi sa propre étoile, qui doit veiller sur lui : Adhara. Mais une nuit il la voit soudain disparaître... Une formidable aventure débute alors au cœur de la nuit et du monde de *Nocturna* pour la retrouver...

Un film au superbe graphisme, truffé de trouvailles oniriques. Un conte universel sur les moyens de s'affranchir de la peur du noir.

Victor Naharro

Né en 1978 à Barcelone. Travaille dans le cinéma d'animation comme créateur de personnages, dessinateur, storyborder, directeur artistique.

Adrià Garcia

Né en 1978 à Cerdanyola des Vallès (Catalogne).
Travaille dans le cinéma d'animation comme créateur de personnages, dessinateur, storyborder, directeur artistique.

Nocturna, la nuit magique est leur seul long métrage d'animation comme réalisateurs.

✳Programme des films par date et par salle

*Projections suivies d'un débat ou accompagnées d'une animation

10.000 km

Vendredi 27 novembre
19h Créteil

Samedi 28 novembre
18h30 Arcueil

Dimanche 29 novembre
18h30 Arcueil

Samedi 5 décembre
21h* Créteil

Lundi 7 décembre
17h Créteil

Amador

Jeudi 26 novembre
18h30 Le Perreux

Dimanche 29 novembre
18h30 Créteil

Mardi 1er décembre
20h30 Chevilly-Larue

Vendredi 4 décembre
19h Créteil

Samedi 5 décembre
14h30 Créteil
21h Arcueil

Dimanche 6 décembre
18h30 Arcueil

Ander

Mercredi 25 novembre
21h Créteil

Dimanche 29 novembre
21h Arcueil

Mardi 1er décembre
18h30 Arcueil

Mercredi 2 décembre
18h45 Créteil

Samedi 5 décembre
18h30 Créteil

C'est ici que je vis

Mercredi 25 novembre
21h Arcueil

Jeudi 26 novembre
18h30 Arcueil

Lundi 30 novembre
16h30 Créteil

Mercredi 2 décembre
21h Créteil

Dimanche 6 décembre
14h30 Créteil

D'amour et de dettes

Dimanche 29 novembre
14h30 Créteil

Mardi 1er décembre
21h Arcueil
21h* Créteil

Vendredi 4 décembre
21h Arcueil

Lundi 7 décembre
12h10 Arcueil

Femmes au bord de la crise de nerfs

Jeudi 26 novembre
16h30 Arcueil

Vendredi 27 novembre
18h30 Arcueil
20h* Vitry

Samedi 28 novembre
16h30 Saint-Maur

Dimanche 29 novembre
21h Créteil

Lundi 30 novembre
20h45 Le Perreux

Lundi 7 décembre
19h* Créteil

Mardi 8 décembre
14h* Créteil

La belle jeunesse

Vendredi 27 novembre
16h30 Créteil

Samedi 28 novembre
14h30 Créteil

Mardi 1er décembre
18h30 Chevilly-Larue

Dimanche 6 décembre
21h Arcueil
21h Créteil

Mardi 8 décembre
18h30 Arcueil

La isla mínima

Mardi 24 novembre
20h30* Vitry

Mercredi 25 novembre
18h30 Arcueil

Vendredi 27 novembre
18h30 Le Perreux
20h30 Arcueil

Samedi 28 novembre
16h30 Arcueil
18h30 Saint-Maur
21h Créteil

Lundi 30 novembre
12h10 Arcueil

Mardi 1er décembre
19h Créteil

Jeudi 3 décembre
20h Choisy-le-Roi

Dimanche 6 décembre
18h30 Créteil

Mardi 8 décembre
21h Créteil

Les chemins de la mémoire

Vendredi 27 novembre
20h45* Créteil

Lundi 30 novembre
19h Créteil

Mercredi 2 décembre
18h30 Arcueil

Vendredi 4 décembre
16h30 Arcueil

Mataharis

Jeudi 26 novembre
21h Arcueil

Vendredi 27 novembre
14h Arcueil

Lundi 30 novembre
21h Créteil

Vendredi 4 décembre
14h30 Créteil

Pain noir

Vendredi 27 novembre
14h30 Créteil
16h30 Arcueil

Samedi 28 novembre
18h30 Créteil

Mardi 1er décembre
14h Arcueil
20h30 Champigny-sur-Marne

Jeudi 3 décembre
18h30 Arcueil

Vendredi 4 décembre
16h30 Créteil

Mardi 8 décembre
19h Créteil

Sombras

Samedi 28 novembre
20h30* Arcueil

Vendredi 4 décembre
21h* Créteil

Lundi 7 décembre
14h30 Créteil

Mardi 8 décembre
21h Arcueil

Yo, también

Mercredi 25 novembre
19h Créteil

Samedi 28 novembre
18h* Orly

Lundi 30 novembre
14h30 Créteil

Vendredi 4 décembre
14h Arcueil

Samedi 5 décembre
18h30 Arcueil

Lundi 7 décembre
21h* Créteil

Capelito, le champignon magique

Mercredi 25 novembre
14h et 15h Arcueil

Vendredi 27 novembre
10h Arcueil

Samedi 28 novembre
15h30 Saint-Maur
16h* Arcueil
16h30 Créteil

Mardi 1er décembre
10h Chevilly-Larue

Mercredi 2 décembre
14h30 et 16h30 Créteil
15h30 Arcueil

Samedi 5 décembre
17h Créteil

Nocturna, la nuit magique

Mercredi 25 novembre
14h30 Le Perreux
14h30 et 16h30 Créteil

Samedi 28 novembre
14h Saint-Maur

Dimanche 29 novembre
14h30* Orly
16h30 Créteil

Mercredi 2 décembre
14h Arcueil
14h Vitry

Jeudi 3 décembre
14h Arcueil

Dimanche 6 décembre
16h30 Créteil

Programme ✳

de l'Espace municipal Jean Vilar Arcueil

Mercredi 25 novembre
14h et 15h Capelito, le champignon magique
18h30 La isla mínima
21h C'est ici que je vis

Jeudi 26 novembre
16h30 Femmes au bord de la crise de nerfs
18h30 C'est ici que je vis
21h Mataharis

Vendredi 27 novembre
10h Capelito, le champignon magique
14h Mataharis
16h30 Pain noir
18h30 Femmes au bord de la crise de nerfs
20h30 La isla mínima

Samedi 28 novembre
16h* Capelito, le champignon magique
16h30 La isla mínima
18h30 10.000 km
20h30* Sombras

Dimanche 29 novembre
18h30 10.000 km
21h Ander

Lundi 30 novembre
12h10 La isla mínima

Mardi 1er décembre
14h Pain noir
18h30 Ander
21h D'amour et de dettes

Mercredi 2 décembre
14h Nocturna, la nuit magique
15h30 Capelito, le champignon magique
18h30 Les chemins de la mémoire

Jeudi 3 décembre
14h Nocturna, la nuit magique
18h30 Pain noir

Vendredi 4 décembre
14h Yo, también
16h30 Les chemins de la mémoire
21h D'amour et de dettes

Samedi 5 décembre
18h30 Yo, también
21h Amador

Dimanche 6 décembre
18h30 Amador
21h La belle jeunesse

Lundi 7 décembre
12h10 D'amour et de dettes

Mardi 8 décembre
18h30 La belle jeunesse
21h Sombras

du cinéma La Lucarne Créteil

Mercredi 25 novembre
14h30 et 16h30 Nocturna, la nuit magique
19h Yo, también
21h Ander

Vendredi 27 novembre
14h30 Pain noir
16h30 La belle jeunesse
19h 10.000 km
20h45* Les chemins de la mémoire

Samedi 28 novembre
14h30 La belle jeunesse
16h30 Capelito, le champignon magique
18h30 Pain noir
21h La isla mínima

Dimanche 29 novembre
14h30 D'amour et de dettes
16h30 Nocturna, la nuit magique
18h30 Amador
21h Femmes au bord de la crise de nerfs

*Projections suivies d'un débat ou accompagnées d'une animation

Lundi 30 novembre
14h30 Yo, también
16h30 C'est ici que je vis
19h Les chemins de la mémoire
21h Mataharis

Mardi 1er décembre
19h La isla mínima
21h* D'amour et de dettes

Mercredi 2 décembre
14h30 et 16h30 Capelito, le champignon magique
18h45 Ander
21h C'est ici que je vis

Vendredi 4 décembre
14h30 Mataharis
16h30 Pain noir
19h Amador
21h* Sombras

Samedi 5 décembre
14h30 Amador
17h Capelito, le champignon magique
18h30 Ander
21h* 10.000 km

Dimanche 6 décembre
14h30 C'est ici que je vis
16h30 Nocturna, la nuit magique
18h30 La isla mínima
21h La belle jeunesse

Lundi 7 décembre
14h30 Sombras
17h 10.000 km
19h* Femmes au bord de la crise de nerfs
21h* Yo, también

Mardi 8 décembre
14h* Femmes au bord de la crise de nerfs
19h Pain noir
21h La isla mínima

Lieux des projections ✳

Arcueil

Espace municipal Jean Vilar
1, rue Paul Signac
RER ligne B : station Arcueil–Cachan
Tél : 01 41 24 25 55
www.arcueil.fr

Champigny-sur-Marne

Centre culturel Gérard Philipe
54, boulevard du Château
RER ligne A : station Champigny
Bus 208a : arrêt Rond-point du Château
RER ligne E : station Villiers-sur-Marne–Le Plessis-Trévise
Bus 308 : arrêt Colombe–Hardelet
www.champigny94.fr

Chevilly-Larue

Théâtre André Malraux
102, avenue du Général de Gaulle
RER ligne B : station Bourg-la-Reine
Bus 192 : arrêt Mairie de Chevilly-Larue
Tél : 01 41 80 69 60
www.theatrechevillylarue.fr

Choisy-le-Roi

Cinéma Paul Eluard
4, avenue de Villeneuve Saint-Georges
RER ligne C : station Choisy-le-Roi
Tél : 01 48 90 01 70
www.theatrecinemachoisy.fr

Créteil

Cinéma La Lucarne
MJC du Mont-Mesly
100, rue Juliette Savar
Métro : Créteil Préfecture
Tél : 01 45 13 17 00
www.mjccreteil.com

Créteil

Centre socio-culturel Madeleine Rebérioux
27, avenue François Mitterrand
Métro : Créteil Pointe du Lac
Tél : 01 41 94 18 15
www.mjccreteil.com

Orly

Centre culturel Aragon Triolet
1, place du Fer à Cheval
RER ligne C : station Les Saules
Tél : 01 48 90 24 24
www.centre-culturel-orly.fr

Le Perreux-sur-Marne

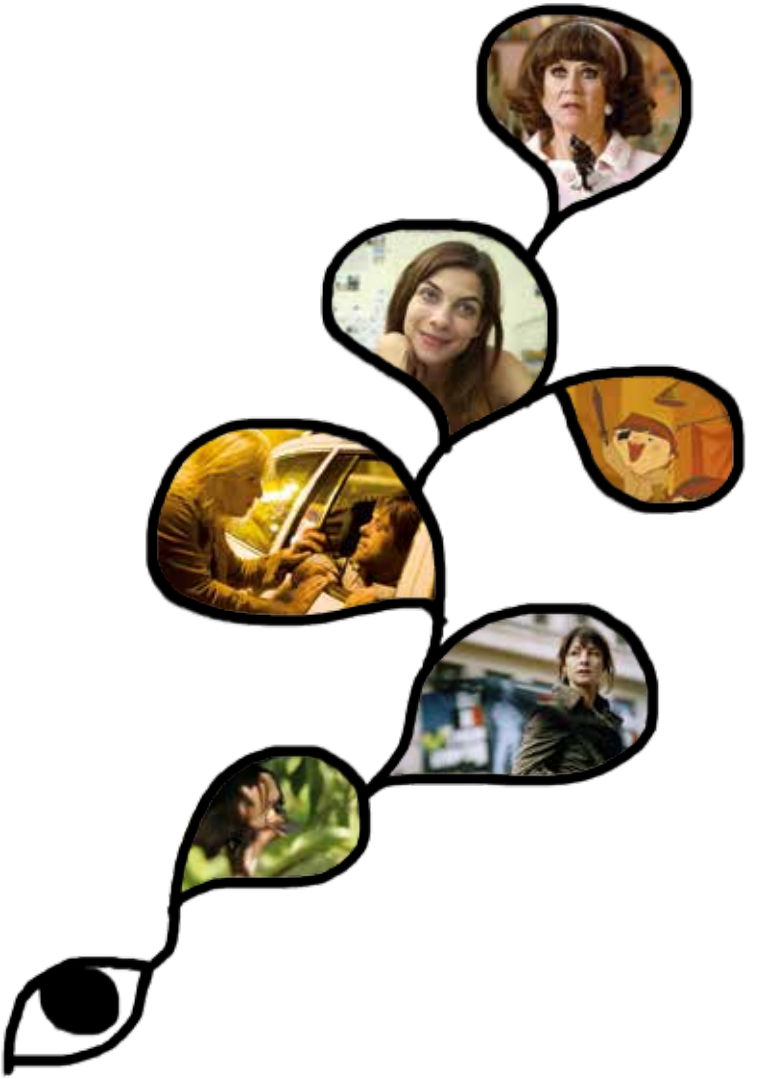
Centre des Bords de Marne
2, rue de la Prairie
RER ligne A : station Neuilly Plaisance
Bus 114 : arrêt Bords de Marne
Tél : 01 43 24 54 28
www.cdbm.org

Saint-Maur des Fossés

Cinéma municipal Le Lido
70, avenue de la République
Tél : 01 42 83 87 49
RER ligne A : Le Parc Saint-Maur
Bus 317 : arrêt Théâtre
www.saint-maur.com

Vitry-sur-Seine

Les 3 Cinés Robespierre
19, avenue Maximilien Robespierre
Métro : Porte de Choisy, puis bus 183 : arrêt Hôtel de Ville
Métro : Villejuif–Louis Aragon, puis bus 180 : arrêt Hôtel de Ville
RER ligne C : station Vitry-sur-Seine, puis bus 180 : arrêt Hôtel de Ville
Tél : 01 46 82 51 12
3cines.vitry94.fr



www.loeilvers.org